LES DEUX GOSSÉS

PREMIÈRE PARTIE

CE QUE DURE LE BONHEUR

(Suite)

—C'est égal, cette pauvre jeune fille paraît si malheureuse....
—Laisse-moi donc tranquille.... Tu n'as pas vu l'enterrement ?
Est-ce qu'elle avait besoin de dépenser tant d'argent !.... Et tous les jours, elle achète des bouquets de cent sous qu'elle porte sur la tombe.... Voyons ! tu ne trouves pas que c'est trop de manières ?

—C'est mal, ce que tu dis là, Marik, tu n'as pas de cœur.
La rentrée de la patronne interrompit ce dialogue.
Avant de monter l'escalier, Hélène ouvrit la boîte qui contenait, pour chaque étage, la correspondance des locataires.

Il y avait une lettre pour elle.
La jeune fille vit sur l'enveloppe le cachet postal de la Loire.
Pour la première fois depuis quinze jours, un pâle reflet de satisfaction illumina son doux visage.

Vite elle monta chez elle et décacheta la lettre. Voici ce qu'elle contenait :

“ Mademoiselle,

“ J'ai bien reçu votre honorée du 3 courant : mais elle s'adressait à M. de Saint-Gildas, qui m'a vendu son usine et ses dépendances.

“ J'ai fait démonter les métiers et les machines, car je ne m'occupe pas du tout de soieries. Ça n'allait plus.

“ Je fabrique des peignes, des brosses et autres objets de toilette en highlifoïde, une matière beaucoup moins inflammable que le celluloid, imitant le corail, l'ivoire, l'ambre, l'écaïlle à s'y méprendre, et dans des conditions exceptionnelles de bon marché.

“ J'ai pensé, mademoiselle, puisque vous voulez gagner votre vie, que vous pourriez vous occuper de placer mes produits dans la noblesse.

“ Nous nous entendrions pour les conditions ultérieures.

“ Quant à M. de Saint-Gildas, il a dû s'établir en Amérique et je n'ai pas son adresse.

“ Réfléchissez et dites-moi par retour du courrier si vous acceptez mes offres, avec lesquelles, je vous prie, mademoiselle, d'agréer mes civilités très empressées.

“ XAVIER DUPLANCHAT.”

“ P.-S.—Je tiens à votre disposition une boîte d'échantillons, quand vous aurez bien voulu me donner la liste de vos références.”

L'orpheline laissa retomber le papier.

Cette fois, la déception était beaucoup plus cruelle que celle éprouvée chez M. Paterné.

Hélène comptait aveuglément sur une réponse favorable de M. de Saint-Gildas

Elle espérait être utile à l'industriel, et trouver auprès de Mme de Saint-Gildas et de ses filles des sympathies qui eussent atténué son isolement.

Ce dernier espoir s'écroulait.

La pauvre enfant éclata en sanglots.

Entre deux soupirs entrecoupés elle entendit qu'on l'appelait sur le palier.

Elle alla ouvrir et vit la blanchisseuse qui guidait un inconnu.

—Mlle Hélène, dit la femme, monsieur est un marchand de Paris ; il vient vous demander si vous ne voudriez pas lui vendre des objets de curiosité.

L'homme restait un peu en arrière.

—Mais entrez donc, monsieur.... donnez-vous donc la peine, fit Mme Rozen, comme s'il s'agissait de pénétrer dans sa boutique de blanchisseuse.

Mlle de Penhoët n'entendit d'abord qu'un bourdonnement confus, puis elle se souvint que le matin Mme Rozen lui avait annoncé cette visite, tout à fait incompréhensible pour la jeune fille.

Malgré son bouleversement, Hélène retrouva sa grâce native ; à son tour, elle invita le monsieur à entrer.

Celui-ci était un gaillard énorme ; il avait la distinction d'un ancien lutteur, qui se serait évadé de la foire aux pains d'épices.

Il jouissait de quatre ventres superposés ; trois mentons en amphithéâtre prouvaient en outre qu'il ne détestait pas la bonne chère.

Dans l'ensemble bouffi et adipeux du visage, ses petits yeux avaient eu vraisemblablement beaucoup de peine à garder leur place, car la graisse menaçait de tout envahir. Ce qui n'empêchait pas le regard de pétiller d'astuce.

Le personnage, d'ailleurs, avait fait un salut très convenable. Il s'était frotté à trop de gens distingués pour se présenter en rustre.

Mme Rozen était restée dans la petite pièce qui servait d'anti-chambre.

—Mademoiselle, commença le visiteur, je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous ; je m'appelle Goguelu ; je demeure à Paris, rue des Saints-Pères. La blanchisseuse vous a indiqué ma partie ; je travaille dans les objets d'art.... J'ajouterai que je suis rond en affaires.... J'en ai l'air et la chanson.... Avez-vous quelque chose à me vendre ?

Ce langage dépourvu d'artifice commença par choquer Hélène. Elle souffrit en pensant que quelqu'un avait dévoilé sa pauvreté à un inconnu, alors qu'elle la supportait si dignement.

Goguelu, dont les yeux fureteurs avaient déjà tout inventorié, sembla comprendre ce qui se passait dans l'esprit de la jeune fille.

Il reprit :

—Vous savez, je voyage pour mon métier, et, nécessairement, je suis forcé de me renseigner avant de m'adresser au client. Je fais jaser le patron de l'hôtel, l'horloger d'en face ou la blanchisseuse du coin.... Comme je ne propose que des marchés très honorables, personne n'a à rougir d'entrer en pourparlers avec moi.

Ces mots furent prononcés avec tant de bonhomie que l'orpheline ne pouvait s'en irriter.

—Mais, monsieur, répliqua-t-elle doucement, votre démarche est inutile, vous voyez que mon ameublement n'a rien de somptueux.

Naturellement, de la façon dont nous avons présenté l'ami Goguelu, nos lecteurs ont déjà deviné que son œil de marchand avait été tout de suite accroché par le portrait de l'aïeule.

Goguelu répliqua en le désignant du doigt :

—Ce tableau, là ! m'irait assez.... Voulez-vous me permettre de....

Avant que Mlle de Penhoët eût répondu, le gros gaillard grimpa très lestement sur un siège, décrochait le cadre, redescendait et examinait l'œuvre en la tenant à pleines mains, bien en lumière.

Le pastel était un des plus authentiques spécimens de l'exquise artiste qui s'appelait Mme Vigée-Lebrun.

—Je vous en offre quatre cents francs, dit Goguelu.

—Vraiment ! fit Hélène avec un pâle sourire ému ; ce tableau a une telle valeur ?

—Mais oui, ça vaut de l'argent, ces babioles-là.... Allons ! Nous sommes d'accord ?

Et il eut le geste familier de l'acheteur qui va porter la main à la poche.

—Cette œuvre n'est pas à vendre.

—Voulez-vous le “ poney ”.... Cinq cents ?.... Je connais ça ; c'est un souvenir de famille ; ça fait toujours un peu de peine de se séparer de ces choses-là.

—Tellement, monsieur, que je ne m'en séparerai pas.

—Oui.... oui.... Vous avez raison.... Seulement, dame ! excusez ma franchise, mademoiselle ; je vois que vous avez été élevée dans un milieu moins humble.... Vous avez eu des vicissitudes, quoi !.... Et six cents francs ne se trouvent point dans le pas d'un cheval....

—Inutile d'insister, monsieur Goguelu. Vous m'offririez un trésor que je ne vous céderais pas cette pieuse relique.

Elle fit un pas vers la porte.

—Hum ! hum ! toussa Goguelu poursuivant en homme qui a l'habitude de ces opérations et ne semble pas douter de la façon dont elles se terminent ; vous voulez que j'aïlle jusqu'au bout du sacrifice. Allons-y ! Mais c'est ma dernière concession.... Vous aurez le billet de mille.... N'en parlons plus.

Et lui aussi usa du dernier expédient ; il fit mine de battre en retraite, et marcha vers la sortie.

Hélène ouvrit la porte.

Avant de sortir le marchand brûla ses dernières cartouches.

—Eh bien !.... Deux mille, là !

—Ni deux mille, ni cent mille !

—Voyons ! dit Goguelu brusquement absurdi, mais tentant un suprême effort, dont il sentait l'inutilité d'ailleurs, je comprendrais votre résistance s'il s'agissait de votre mère, de votre grand'mère à la rigueur ; mais vous n'avez pas connu cette dame, puisqu'elle vivait il y a un siècle, avant les malheurs de Louis XVI.... Enfin, qui est-ce ?

L'orpheline répliqua :

—C'est une Penhoët, monsieur, la grand'mère de mon père ; et